Document generated on 05/09/2025 11:06 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'apprentissage de la douceur

Hugues Corriveau

Number 132, Winter 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87427ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Corriveau, H. (2017). L'apprentissage de la douceur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 23–26.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'apprentissage de la douceur

Hugues Corriveau

On est en hiver l'enfant asthmatique entre dans son école en hurlant cherchant son souffle cherchant sa vie les vents l'ayant étouffé les vents ayant donné des coups de poing dans son cou dans sa bouche jusqu'à l'asphyxie près de l'école proche alors qu'il avance dans la tempête il fonce dans sa vie contre lui-même jusqu'à ne plus pouvoir avancer mais encore un pas et encore un car plus loin la porte là cachée par les bourrasques la porte claque sur son cri infini qui n'en finit plus de retrouver la vie son chemin de vie au milieu des autres enfants terrifiés par le grand hurlement à tous vents de l'enfant étouffé par la neige par sa crainte par son envie d'être le meilleur emporté par tout ce que peut imaginer un enfant qui quitte sa mère sa maison son cocon à cinq ans pour tomber dans le savoir suffocant des mots des autres des tempêtes qui le jettent sur les grands chemins abominables du monde des autres à l'assaut de son étranglement.

L'enfant est effaré d'être le centre du monde la cible de tous les regards un petit mourant en danger de perdre le souffle la tête la vie quand tout autour de lui on s'attroupe on le prend on lui demande ce qu'il a alors qu'il ne peut pas parler qu'il ne peut pas souffler qu'il ne peut pas refouler sa peine et son angoisse.

Il fond en larmes au milieu des autres enfants si bien portants pendant que lui si différent au souffle court se démarque déjà des autres en santé qui lui hurlent de respirer de ne pas faire l'enfant d'être plus fort que la mort accablante d'enfants petits qui ne savent pas comment respirer sans leur mère sans être portés par les langes blancs des lits confus dans sa déroute de faire tant de tintouin de trouble dans son école adorée plus que tout parce que le savoir s'acquiert au prix de l'air des jeux et des amours et de la ouate douce des oreillers.

Mère Sainte-Adrienne accourt trébuche mais court vers le cri d'un enfant dans l'entrée de l'école qui remplit l'espace de la vie de tous les enfants de l'école elle-même hors d'haleine

tant la terreur gagne les couloirs et les étages tellement elle pense qu'on a fait du mal à un enfant jeune et trop vulnérable pour qu'aucune brute de sale enfant ait pu un seul instant penser à le terroriser à l'attaquer à le pousser jusqu'au cri qui envahit sa tête et son souffle et sa passion et son incrédulité terrifiée par des appréhensions déraisonnables.

L'enfant la voit l'enfant Hubert se met à pleurer d'un chagrin qu'il ne peut pas nommer qui sourd de lui dans le lieu même de sa suffocation avec dans les yeux cette apparition noire d'une tête engoncée dans une cornette en forme d'église avec un clocher pointu et d'une barbe de tissu blanc empesé comme une mère Noël de crèche en papier couvrant la mère-sœur en noir et blanc comme une tempête de neige de nuit qui obscurcit le soleil une mère de plus pour l'étreindre dans ses bras jusqu'à l'étouffer bien qu'il cherche son souffle dans sa déroute de fou qui a perdu le nord perdu le sens du corps à vivre s'en remettant à la sœur vive dans son cri de « pauvre enfant de sainte misère ».

L'enfant de misère tombe dans les bras de mère Sainte-Adrienne avec une dévotion douce qui sent le tissu noir des longues prières et des secrets si bien gardés d'un corps de femme caché sous les jupons et les corsets et les plastrons noirs alors qu'il tombe amoureux fou d'elle la sainte mère des plus beaux bras du monde au visage d'une si grande finesse dont les joues rebondies par le serrement de la cornette empesée la rendent plus jeune encore que la plus belle petite fille jamais imaginée ébloui par la sœur serrante et cajolante qui l'embrase d'un amour infini comme pour l'enfant Jésus innocent et bon dans la tendresse de sa foi et son désir de voir l'enfant ressuscité.

Revenu des limbes des garrots lui comprimant le cou l'enfant survit respire resplendit de nouveau dans l'embrasement hébété de mère Sainte-Adrienne qui lévite presque persuadée que son propre souffle a rendu le sien à l'enfant beau entre ses bras cet enfant qui va de nouveau ressentir le plaisir de la vie même.

Le petit Hubert peut aller en classe remis de son émotion asthmatique et plein du désir de mieux comprendre les

fonctions du *8* et du *9* qu'on aborde aujourd'hui de même que le grand mystère du *Y* qui se prononce de la même manière que le *I* sans être vraiment différent « sauf plus tard on nuancera » ce qui le trouble et lui fait sonner les bronches comme si le savoir des lettres plaçait de petites particules irritantes dans sa gorge et le soumettait à une pression de joie tant la connaissance sème en lui une envie toujours plus grande de s'alimenter à l'intelligence des choses les mots étant les premiers éléments du savoir dont il respire les émanations à même la craie blanche des mots sur le tableau qui le fascine tant cette magie de la main le captive dans l'éblouissement pressenti des devoirs du soir quand il va devoir ne pas dépasser les lignes pour que sa calligraphie soit parfaite et belle les hampes bien droites et les boules des *d* et des *b* du bon côté ce qui le chavire tellement les accumulations de nouveautés remplissent sa tête et son corps l'une et l'autre devenant de plus en plus habiles à déchiffrer le monde.

Et un bruit dans l'interphone rompt le silence car dans le mur une belle voix mince et digne demande qu'Hubert veuille bien se rendre dans le bureau de la directrice mère Sainte-Adrienne le pressant de l'y rejoindre ce qui fait rougir Hubert à la fois de gêne et d'orgueil d'être ainsi privilégié d'être appelé par l'interphone et d'avoir un rendez-vous surprise avec la mère supérieure qu'il aime le plus au monde ce qui l'oblige à se lever dans un raclement de chaise et avec la timidité d'être le plus petit enfant de la classe qui sort doucement la tête baissée ou relevée il ne sait pas du tout se contentant de marcher droit vers la porte qui s'ouvre sur l'odeur de propreté que dégage le beau terrazzo des planchers courant presque vers le bureau de la supérieure à la porte de laquelle il frappe doucement « entre » il pousse la porte s'avance se tord les mains ne sait pas où regarder « cela va mieux depuis ce matin petit ange ? » il ne sait pas quoi répondre « viens t'asseoir là » sur la chaise qui est placée à côté de celle de mère Sainte-Adrienne qui l'invite à s'approcher qui lui met la main dans le cou qui lui dit de ne pas rester assis là de venir vers elle qui a approché sa chaise qui attire

le petit Hubert dans ses grandes jupes si noires qui sèment le trouble chez l'enfant qui trouve si vaste l'antre où il entre où elle l'amène à elle « bel enfant » qui met sa tête sur son buste « là allons respire bien » qui l'assoit sur sa jambe droite et qui pose sa main sur sa cuisse gauche qui flatte sa cuisse gauche ce qui trouble Hubert au plus haut point tant la douceur de la main est sublime « tu as une cuisse si tendre » et mère Sainte-Adrienne d'aller vers l'aine « si douce ta peau mon petit est-ce que tu sens que tu as la peau si douce là sous mes doigts mère Sainte-Adrienne t'aime bien fort tu sais » et c'est si doux en effet qu'Hubert chavire sous les douceurs douces de la main de la mère qu'il remet sa tête sur le buste de la sainte pour se laisser aller dans l'extase « maintenant tu peux retourner en classe je te rappellerai mon petit pour vérifier si c'est toujours aussi doux ».

Les jours suivants le si petit Hubert n'attend que cela l'appel de l'interphone qui le rend si particulier aux yeux des autres « que te veut-elle ? » et tant d'autres questions et toujours de dire « elle veut me parler » c'est tout absolument tout tellement qu'il en devient distrait et n'espère que le moment où la main de mère Sainte-Adrienne va venir tâter son aine pour savoir si la peau y est toujours aussi douce toujours aussi délectable « c'est ton sexe qui frotte là tu le sens sous mes doigts » que demande la sainte mère alors que l'enfant apprend à vivre.

Jusqu'au jour où l'interphone reste silencieux le petit Hubert refoulé dans le silence et l'anonymat qui le remettent à sa place de petit élève de première année qui n'en peut plus de ne pas savoir pourquoi la sainte mère ne le souhaite plus ne le nomme plus ce qui le trouble tant jusqu'à ce qu'il demande « comment va mère Sainte-Adrienne ? » et que sa professeure de première année qu'il aime tant aussi lui jette du chagrin plein le cœur « elle est malade elle est partie elle ne reviendra pas » alors que s'abat sur lui comme la fin du monde la fin d'un temps d'apprentissage pendant lequel le petit Hubert a compris pour la vie que l'endroit le plus doux du monde se trouvait dans les vastes jupes noires d'une religieuse.